



e

MURMURES

RÉCITS DE JEUNES
DE LA RUE ALPHONSE KARR
ET DU QUARTIER CURIAL-CAMBRAI



MURMURES

RÉCITS DE JEUNES
DE LA RUE
ALPHONSE KARR
ET DU QUARTIER
CURIAL-CAMBRAI

CONSTRUIRE AVEC LEURS MOTS LES HISTOIRES DE LEUR QUARTIER

Grandir dans un quartier. Esquiver les pièges de la violence et n'en garder que le meilleur: le sentiment d'appartenance à une famille composite qu'un même mode de vie unit. De mars à mai 2021, nous avons invité neuf jeunes de la rue Alphonse Karr et du quartier Curial-Cambrai, dans le 19^e arrondissement de Paris, à prendre le temps de se raconter avec leurs mots. Le groupe a été constitué par la Fondation Jeunesse Feu Vert, avec le soutien de Paris Habitat, et nous les avons accompagnés lors d'ateliers d'écriture dans le local du club de prévention. Pendant quatre séances, en soirée, ils ont évoqué différents aspects de leur quartier, malgré le couvre-feu.

Ils parlent de leurs joies et de leurs peines, sans détour. Qu'il s'agisse d'évoquer l'arrestation d'un frère, le quotidien dans un logement suroccupé ou encore la découverte de la grande pauvreté lors d'une maraude. Des récits qui viennent également mettre en lumière la difficulté que l'on peut avoir à s'intégrer dans les beaux quartiers de Paris. Se sentir soudainement différent, autre, étranger dans sa propre ville. Des histoires ancrées dans leur temps, des rixes montées en épingle sur les réseaux sociaux entre quartiers rivaux aux amitiés fracturées, en passant par la disparition de proches.

Rassemblés ici en un recueil, ces témoignages donnent à voir un morceau de la vie de ces jeunes de 17 à 19 ans pour qui les quartiers Alphonse Karr et Curial-Cambrai représentent bien plus qu'un alignement d'immeubles gris dans la capitale.

Ludovic Clerima

JOURNALISTE À LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

FAMILLE NOMBREUSE: ORGANISATION XXL

Dialla, 19 ans

ÉTUDIANTE

**VIVRE DANS UNE FAMILLE NOMBREUSE
N'A PAS QUE DES MAUVAIS CÔTÉS.
ENTRE LES BRUNCHS ET LE MÉNAGE
EN MUSIQUE, DIALLA NE SE SENT
JAMAIS SEULE.**

Mes parents, c'étaient les présidents de cette administration qu'on appelait « la maison ». Mes grandes sœurs, elles, étaient vice-présidentes. Nous, moi, mes frères et mes sœurs, on était les gens de l'accueil. Et il y en avait du monde, à l'accueil.

Dans ma famille, nous étions neuf enfants dans un appartement de quatre chambres avec seulement une salle de bain. On pourrait penser que ce n'est pas facile de venir d'une famille nombreuse. En tout cas, c'est ce qu'on voit souvent à la télé dans les reportages. Mais c'est surtout une question d'organisation.

Pour éviter les embrouilles, la semaine, on se réveillait en décalé. Pas plus de trente minutes par personne dans la salle de bain. Pareil pour le ménage. Mes parents affichaient au frigo et dans le salon un planning hebdomadaire. Chacun avait sa tâche ménagère. Le lundi, l'une de mes sœurs faisait la vaisselle. Le mardi, c'était au tour d'un de mes frères, et ainsi de suite.

Le week-end, c'était souvent le grand ménage de printemps. On changeait l'emplacement des meubles dans chaque pièce, on triait les vêtements que l'on ne mettait plus pour savoir ce qu'il fallait racheter ou ce qu'il fallait envoyer au Mali. Tout ça se faisait avec la musique à fond. Quelques *battles* de danse et de chant en même temps. Ça résonnait dans tout l'appartement et, à la fin, nous avions tous la satisfaction d'une maison propre avec l'odeur du tchourai un peu partout.

À ONZE, ON PEUT DIFFICILEMENT ÉVITER LES EMBROUILLES

Les brunchs tous les dimanches, c'était aussi toute une organisation. Ma mère venait tous les matins entre 8 h 30 et 9 heures dans nos chambres pour trouver une personne qui irait acheter du pain, les œufs, les merguez, de la charcuterie et les boissons. Ça tombait souvent sur moi. À mon retour des courses, ma mère et une de mes grandes sœurs s'activaient pour préparer le repas.

Quand tout était prêt, que tout le monde était douché et habillé, on pouvait commencer à manger. Chacun avait son plat. C'était un moment important et joyeux car on se racontait nos semaines et on décidait du programme de la semaine qui venait.

Le mardi par exemple était un jour spécial. Mes parents organisaient un tirage au sort et une personne choisissait le menu de ce qu'on allait manger. Quand ça tombait sur moi, c'était tacos pour tout le monde. On les préparait tous ensemble. Après, à onze, on peut difficilement éviter les embrouilles. Ce n'est pas toujours une partie de plaisir la vie en communauté.

Les embrouilles chez moi, c'était comme *Les Anges de la téléréalité*. Chacun essayait de dire à l'autre la chose la plus blessante. Ça allait rarement jusqu'aux coups, mais il fallait que les parents interviennent pour remettre de l'ordre. Car, pour qu'une famille fonctionne, tout le monde doit être au garde à vous !

HUIT À LA MAISON, CINQ DE MOYENNE À L'ÉCOLE

Goundo, 21 ans

EN FORMATION

ADOLESCENTE, GOUNDO A VÉCU DANS UN PETIT LOGEMENT DÉLABRÉ... AVEC SA FAMILLE DE HUIT PERSONNES. PARTIR À L'INTERNAT, C'ÉTAIT UNE QUESTION DE SURVIE.

Déménager m'a vraiment fait chier. Je suis passée du confort à la merde. Je vivais à Villemomble mais, lorsque ma grand-mère est rentrée au pays, ma mère a dû vivre dans le quartier de Cambrai, dans le 19^e, pour s'occuper de ses très jeunes frères et sœurs même pas majeurs. La maison était remplie d'enfants avec peu d'adultes pour les surveiller. On était huit au total, avec seulement quatre chambres.

LOGEMENT : DES LITS SUPERPOSÉS AVEC UN GRAND MATELAS PAR TERRE

J'ai perdu toute intimité avec ce déménagement. L'appartement était un vrai taudis. Pas qu'il soit sale, mais complètement délabré. Les fenêtres ne pouvaient pas se fermer. Les fauteuils étaient déchirés. Il n'y avait pas d'endroit pour m'isoler et c'était tout le temps bruyant. Des tantes à moi passaient à la maison et restaient à parler fort jusqu'à minuit certains soirs. À croire qu'elles allaient dormir sur place.

Dans ma chambre, il y avait des lits superposés avec un grand matelas par terre sur lequel je dormais avec une de mes sœurs et mes deux frères, des jumeaux âgés d'une dizaine de mois. C'est moi qui m'en occupais le soir car ma mère travaillait. Elle est auxiliaire de vie auprès des personnes âgées. Du coup, quand ils se mettaient à pleurer, moi, je ne fermais pas l'œil de la nuit. J'allais parfois chez des copines pour me reposer en journée, mais ce n'était pas suffisant.

EN COURS, JE DORMAIS LA PLUPART DU TEMPS

À l'école, ça se voyait que j'étais fatiguée. Je n'arrivais pas à suivre en cours. Je dormais la plupart du temps. C'est ce qui a alerté l'assistante sociale. Elle m'a proposé d'aller en internat et je dois l'avouer, pour moi, ça a été un soulagement. J'avais des cinq de moyenne à l'école parce que je n'arrivais pas à rester éveillée en cours, alors que je suis loin d'être bête. Là, en internat, j'allais avoir une chambre seule. Une douche seule. En fait... j'allais être enfin seule. C'est ce dont j'avais besoin pour me concentrer sur mon travail et avoir mon intimité.

J'ai très bien vécu l'internat et j'y suis restée cinq ans. Certes, ma famille me manquait, mais j'avais plus de facilité à faire mes devoirs. Je les voyais les week-ends mais, le lundi, j'étais pressée de retourner à l'internat.

C'est grâce à cette intimité retrouvée que j'ai pu avoir tous mes diplômes et mon bac. Aujourd'hui, ma mère a de nouveau son propre appartement et je vis avec elle. J'ai une chambre seule, mais j'ai quand même hâte de partir de chez moi... Cette fois, pour me marier.

MES RÉSEAUX USURPÉS ONT DÉTRUIT MES RELATIONS AU QUARTIER

Miley, 19 ans

ÉTUDIANTE

**LES AMIES DE MILEY ONT USURPÉ
SON IDENTITÉ SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
POUR INSULTER DES GENS DE SON QUARTIER.
UNE SITUATION QUI L'A MISE EN DANGER.**

J'ai vécu pendant un an dans mon quartier avec une cible dans le dos. Tout ça pour une fausse histoire. J'ai été trop naïve. J'ai donné ma confiance et mes codes Snapchat trop facilement à des personnes qui avaient de mauvaises intentions. Ça faisait plus d'un an que je n'avais pas de téléphone et que je me connectais sur Snapchat avec celui de mes amies. Certaines ont usurpées mon identité et se sont amusées à insulter d'autres potes à moi en se faisant passer pour moi.

C'est là que mes balaous [problèmes, ndlr] ont commencé. Pendant un an, on m'a menacée. De fausses rumeurs couraient sur moi et c'était l'humiliation quotidienne dans le quartier. J'étais détruite.

Quand je rentrais chez moi, je croisais les garçons qui, lorsque je passais devant eux, m'insultaient. Ils disaient des trucs comme « marche vite sale tchoin » ou que j'étais « la pute de l'autre côté ». « L'autre côté », c'est une expression qu'on utilise chez nous pour parler des gens du quartier adverse.

«VOUS ATTENDEZ QUOI POUR LA NIQUER CELLE-LÀ !»

Un jour, une bande de quinze mecs a commencé à nous suivre moi et mes deux copines. Je n'étais pas sereine. J'entendais l'un des garçons dire : « Vous attendez quoi pour la niquer celle-là ! » J'en avais les larmes aux yeux. Je me suis dit que c'était fini. Que je n'allais pas rentrer saine et sauve chez moi. J'étais en dépression. Je n'avais plus de copines et j'avais peur de sortir, avec un grand manque de confiance en moi.

Après toutes ces souffrances, j'ai fini par me reprendre en main. Je me suis dit : « Ça suffit ! T'es pas une bouffonne. Tu vas pas te laisser faire et tant pis si tu te fais déchirer. » Avec le recul, je regrette. J'aurai dû être ignorante et les laisser parler car, au bout d'un an, les rumeurs ont cessé.

N'étant pas rancunière, j'ai fini par pardonner aux usurpatrices. Nous nous sommes réconciliées grâce à un ami en commun. Nous nous sommes expliquées comme des adultes. Depuis, j'ai fait mienne cette citation de Victor Hugo : « Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs. »

LES RÉSEAUX SOCIAUX, C'EST UNE SOURCE D' EMBROUILLES!

Miranda, 21 ans

SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, MIRANDA A CRU
QUE SON AMIE L'AVAIT TRAHIE.
ELLES NE SE SONT PLUS PARLÉES PENDANT
UN AN À CAUSE DE CE MALENTENDU.

Je pensais que ma copine m'avait trahie. Miley avait fait des captures d'écran des conversations dans le groupe où il y avait toutes nos copines et nous n'avions pas compris pourquoi. D'autant plus qu'on parlait d'un sujet important : une rixe qui s'était déroulée dans la cité.

Le soir, avec une amie, nous nous sommes connectées sur son compte Snapchat et nous avons vu qu'elle avait envoyé ces images ainsi qu'un vocal à d'autres amis. Dedans, elle nous narguait. Tout a alors dégénéré. Embrouilles. Insultes. Menaces. Elle disait qu'elle n'était pas fautive.

J'ai bloqué Miley de partout. J'ai vu qu'elle s'était foutue de moi et qu'elle m'avait menti.

BAGARRES ET RUMEURS

Le lendemain, aux environs de 10h30, Miley s'est mise à me poursuivre dans le lycée d'une manière nocive. Elle voulait juste des explications, mais je ne le savais pas. Elle s'est mise à me tirer et à me parler, mais pour moi c'était mort. Déterminée, elle voulait m'attendre devant le lycée à 17 heures. Une de mes camarades de classe s'est mise à me dire que Miley voulait se battre avec moi, ce qui était faux. Dans l'incompréhension, je me disais que c'était impossible, mais vu qu'elle m'avait trahi, je pensais qu'elle était capable de tout.

J'ai décidé de contacter Dialla, une de mes meilleures amies, afin de lui raconter ce qui allait se passer à la fin des cours. Dialla, furieuse, m'a dit qu'elle venait tout de suite à mon secours. À 17 heures, j'étais prête à en découdre avec Miley et une autre camarade de classe qui était dans la même cité que moi.

Pendant un an, il y a eu des bagarres, des rumeurs et toutes sortes de conneries. Ça a déclenché la fin de notre amitié.

JE L'AI VUE DEVANT MOI, SILENCE TOTAL

À de nombreuses reprises, j'ai croisé Miley, mais rien. Aucun mot. Aucune insulte. Plus rien. Toute ma famille et la sienne étaient au courant de l'histoire. Tout le monde nous disait de nous réconcilier, mais ça ne servait à rien. Au bout d'un an, ma grande sœur m'a dit de descendre récupérer un sac dans la tour. Moi, sans me douter de rien, je suis descendue. Mais je n'étais pas au courant qu'elle avait contacté Miley.

Arrivée en bas, je l'ai vue là, devant moi, c'était le silence total. Ma sœur nous a demandé de nous expliquer. C'est là que j'ai compris que tout ça était une mascarade. Une histoire de manipulation. De malentendus et d'incompréhensions. J'ai retrouvé ma véritable amie, celle avec laquelle j'avais grandi. Cette histoire m'a fait mûrir et m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas écouter les autres, mais seulement mon amie.

Sarah, 19 ans

ÉTUDIANTE

ÊTRE NOIRE AU LYCÉE : « JE NE ME SENTAIS PAS À MA PLACE »

EN ARRIVANT AU LYCÉE, SARAH ÉTAIT L'UNE DES SEULES NOIRES DE SA CLASSE. MAL À L'AISE, ELLE S'EST LONGTEMPS SENTIE COMME UNE ÉTRANGÈRE PARMIS SES CAMARADES.

J'ai beau vivre à Paris, le 3^e arrondissement c'était un peu un pays étranger pour moi. Il a fallu attendre le lycée pour que je le découvre par accident. Avec l'une de mes camarades de classe, nous voulions nous retrouver dans le même lycée, celui de Simone Veil, dans le 3^e arrondissement. C'est dans le Marais, un quartier que je n'avais jamais visité.

En fin d'année, nous avons reçu les réponses de nos choix et j'ai été prise... sans elle. J'ai enquêté autour de moi pour savoir si des amis ou des connaissances allaient dans ce lycée. Personne. Au départ, je me disais que ça pourrait être bénéfique pour moi d'aller dans un établissement où je ne connaissais personne. Que je pourrais faire de nouvelles rencontres.

PRESQUE PAS DE NOIRS

Puis, la rentrée est arrivée. On ne peut pas dire qu'avec Simone (Veil) nos relations aient bien commencé. Les cours débutaient à 14 heures et j'avais une demi-heure pour y aller. Mais en prenant le train à la gare du Nord, devant la foule, je me suis arrêtée tétanisée. Je ne savais plus où j'étais. J'entendais mon cœur battre. Mes jambes tremblaient. Je réalisais que j'étais seule et que j'allais tomber dans les pommes.

J'ai appelé ma mère qui m'a réconfortée mais, en sortant de la station, nouveau coup de stress. Impossible de me rappeler où se trouvait le lycée. J'ai de nouveau appelé ma mère qui m'a rassurée et, en levant la tête, je l'ai vu juste en face de moi.

Je suis arrivée en retard. Le professeur était déjà en train de faire l'appel. Il m'a bien fait comprendre qu'arriver en retard à la rentrée, c'était mal vu. Je suis allée directement m'asseoir au dernier rang, tête baissée, pour ne pas croiser le regard des autres élèves. J'ai quand même eu le temps de jeter un œil à la classe. Presque pas de Noirs. Deux filles, moi comprise, et un garçon. Sur vingt-cinq élèves. Une première dans toute ma scolarité. J'étais mal à l'aise alors qu'il n'y avait eu aucun acte déplacé. Je ne me sentais pas à ma place.

J'AVAIS L'IMPRESSION D'ÊTRE UNE ÉTRANGÈRE DANS LA CLASSE

En faisant connaissance avec les autres, la question des origines est venue sur la table. Je me suis aperçue qu'il y avait plus de Juifs que de Musulmans dans la classe. Là encore, c'était une première pour moi. Même les Maghrébins étaient en petit effectif. Ils étaient six à tout casser. Deux filles et quatre garçons. J'avais l'impression d'être une étrangère dans la

classe, alors qu'on ne me disait rien. Je me censurais seule.

Je suis une fille très timide, et je me suis encore plus renfermée sur moi durant l'année scolaire. Lorsqu'on m'interrogeait en cours, au lieu de répondre, je me taisais de peur de me tromper et que mes camarades se moquent de moi. J'ai pourtant réussi à me faire quelques amis, mais il a fallu qu'ils persévèrent pour apprendre à me connaître. Ils étaient Noirs, Arabes et même Juifs.

Mes préjugés sur cette communauté se sont d'ailleurs effacés durant cette année. Dans mon ancienne école, j'avais beaucoup entendu que « les Juifs ne restaient qu'entre eux ». Je n'avais pas cherché à savoir si c'était vrai ou pas. Mais là, à Simone Veil, j'ai eu des amis juifs. C'était donc bien la preuve que c'était faux. Eux aussi ont eu des surprises, comme la fois où je suis revenue des vacances de la Toussaint avec des mèches longues alors qu'en partant j'avais les cheveux courts. Pour blaguer, j'ai dit que j'avais pris des médicaments pour les faire pousser, mais j'ai dû dire la vérité car ils y ont cru.

Aujourd'hui, je suis en BTS, toujours dans le même lycée. Finalement, j'y suis à l'aise, et il y a bien plus de diversité que lorsque j'y suis entrée en seconde.

J'AI FAIT LE DEUIL DE MA MÈRE SANS TRISTESSE

Fanta, 19 ans

ÉTUDIANTE

À 16 ANS, FANTA A PERDU SA MÈRE.
CONTRAIREMENT AU RESTE
DE SA FAMILLE, ELLE A ACCUEILLI
LA NOUVELLE AVEC SÉRÉNITÉ.
ÇA LUI A VALU DES REPROCHES.

Lorsqu'on m'a annoncé son décès, je le savais déjà. Je n'étais pas choquée. Deux semaines avant, je l'avais vue en rêve mourir. J'étais dans ma chambre. Il y avait des gens tout autour que je ne connaissais pas. Ma mère était au centre avec un drap blanc sur elle. Chez nous, quand on fait ce genre de rêve, il faut vite en parler pour que ça ne se réalise pas. Je l'avais fait, mais ça n'a pas marché. Elle avait déjà des problèmes cardiaques. Et on avait dû l'opérer pour retirer le bébé qu'elle avait dans le ventre car elle avait fait une fausse couche.

Le jour de son décès, mon oncle est venu nous chercher à l'école avec mon frère pour nous emmener chez lui. En arrivant, j'ai vu des gens que je n'avais pas vus depuis des années. Mon pressentiment s'est confirmé. Je révisais mon brevet quand mon père et d'autres hommes sont rentrés et, là, ils m'ont annoncé la tragédie. J'étais juste triste de savoir que je n'entendrai plus le son de sa voix. Elle ressemblait à celle de Marge Simpson... mais en plus douce. J'ai vu pour la première fois mon père pleurer. Voir mon petit frère qui venait de perdre sa maman à 10 ans m'a rendue triste. Je pensais à tout ça sans avoir de réaction. Moi, je ne pleurais pas. Je réfléchissais. Comme si je n'étais pas vraiment présente dans la salle.

TOUT LE MONDE M'EST TOMBÉ DESSUS

Je suis allée réviser mon brevet jusqu'à 13 heures dans la chambre. Je pensais à tout et à rien. Je lisais les textes, mais ça ne rentrait pas dans ma tête. Je suis rentrée chez moi et, là, tout le monde m'est tombé dessus. Les amis de ma mère, les gens de ma famille, ils ont tous fondu en larmes sur moi en répétant le nom de ma mère: Aïcha. Moi, je ne pleurais toujours pas. Ils étaient si nombreux. C'était l'embouteillage dans les escaliers. On a même dû mettre des gens chez les voisins tellement il y avait du monde.

Je ne savais pas comment réagir. J'attendais que ça finisse. Je me suis dirigée vers ma chambre sans parler aux gens et j'ai dormi. J'espérais que tout cela soit un rêve. Mais, en me réveillant, tout le monde était toujours là. Personne ne voulait nous laisser seuls. Ce n'était pas gênant, mais ça ne me reconfortait pas spécialement. Je les regardais sans rien dire. Ils restaient jusqu'à minuit puis revenaient le lendemain ou alors dormaient dans ma chambre.

PERSONNE NE VEUT CROIRE QUE JE VAIS BIEN

Sept jours plus tard, nous sommes allés à la morgue et c'est à ce moment que j'ai réalisé le décès. Que j'ai pleuré. Surtout en voyant mon petit frère. Pas en voyant ma mère. Elle, elle était belle, avec sa peau lisse. Son visage illuminait la pièce. Elle avait l'air reposé. Après la morgue, je suis allée à mon épreuve de brevet et ma directrice est venue me chercher, m'expliquant que je n'avais pas à passer l'épreuve vu la tragédie. J'étais contente.

C'était comme si tout le monde voulait que je sois dévastée. Même mon père, au cours d'une dispute, quelques temps plus tard, m'a reproché mon manque d'émotions au moment du décès. Il m'a dit que je n'avais pas de cœur. Ma grand-mère, elle, pense que ma réaction viendra plus tard, tout comme ma tante qui imagine que je suis traumatisée.

Personne ne veut croire que je vais bien. Pourtant, c'est le cas. Ma mère est heureuse. Dans l'islam, quand une personne meurt en martyr et qu'elle faisait ses devoirs de musulmane, elle va au paradis. Ma mère est morte en essayant de donner la vie et elle a toujours fait ses prières. Il n'y a donc aucune raison de s'inquiéter pour elle... ni pour moi.

SANTÉ MENTALE : LA PRISON A DÉTRUIT MON FRÈRE

Fatoumata, 21 ans

ÉTUDIANTE

FATOUMATA FAIT CE QU'ELLE PEUT POUR SOUTENIR SON FRÈRE. MAIS DEPUIS SES SÉJOURS EN PRISON, IL EST VIOLENT ET INSTABLE PSYCHOLOGIQUEMENT.

J'ai dû attendre six mois avant d'aller voir mon frère avec ma mère en prison. C'était long. Je n'étais jamais allée en prison avant ça. C'était bon de le revoir, mais pas là-bas. Pas comme ça. Les cellules de visite sont toutes blanches avec trois chaises et une table violette. Ce n'était pas très grand mais on pouvait se toucher. Il avait grossi et pris en muscle. Pourtant, avant d'y rentrer, il était tout maigre.

La visite a duré quarante-cinq minutes. Quarante-cinq minutes, c'est très court pour raconter six mois passés sans lui. Quarante-cinq minutes, c'est trop court... surtout lorsqu'on fait une heure de transport pour le voir et qu'on doit encore attendre une heure à l'intérieur de la prison. Mais on l'a fait. Et ça a duré comme ça pendant un an et trois mois.

À SA SORTIE, IL NOUS CACHAIT SON MAL-ÊTRE

La première fois que mon grand frère est allé en prison, il avait 18 ans et pris dix-neuf mois. Ça ne m'avait pas vraiment étonnée à l'époque. Il a toujours été têtu et multipliait les petites conneries, comme des vols ou avoir des stupéfiants sur lui. Il avait fait pas mal de GAV (gardes à vue), mais ne voulait pas apprendre de ses erreurs.

Ma mère me l'a annoncé un matin avant d'aller à l'école. On était en novembre, j'avais 15 ans. Je me suis mise à pleurer parce qu'on se tapait des délires de fous avec mes petits frères et lui. Ce qui me touchait le plus, c'était qu'il soit là-bas et qu'on ne puisse pas l'aider.

À sa sortie, il n'était plus pareil. Il nous cachait son mal-être. Toute la famille était pourtant contente de le retrouver. Il m'a un peu parlé de la prison, du fait qu'il se sentait dépressif, mais sans aller plus loin. Il ne m'a jamais dit ce qui s'était passé là-bas. Je crois qu'il ne l'a dit à personne.

RETOUR À LA CASE PRISON

La tranquillité en sa présence n'a pas duré longtemps. Il a commencé à s'embrouiller avec ma mère. À dire que « personne n'avait jamais été là » pour lui. Qu'il n'avait jamais eu aucun soutien... Difficile à entendre pour ma mère qui a été présente physiquement, moralement et financièrement à chaque instant.

Plus le temps passait, plus il devenait violent avec ses mots. Il était très méchant et très méprisant. Il pensait que tout le monde lui voulait du mal. Que tout le monde était jaloux. Il n'en faisait qu'à sa tête. Ça n'a pas loupé : il est retombé dans ses travers. Quatre mois plus tard, retour à la case prison. C'était clairement un repos pour moi et ma famille parce qu'on était constamment en conflit avec lui.

3 HEURES DU MAT : L'HEURE POUR LUI D'EXTÉRIORISER SA HAINE

Deux jours avant d'y retourner, il nous avait dit qu'il n'avait pas besoin de nous. Qu'il allait se débrouiller « solo ». Il avait une petite copine, une vraie connasse celle-là ! Elle est venue chez nous récupérer ses affaires car mon grand-frère l'avait appelée en premier en pensant qu'elle pouvait faire le quart de ce qu'on avait fait pour lui. LOL. Elle a fait quatre visites, puis elle s'est barrée avec le reste des vêtements. Donc il nous a rappelés pour nous présenter ses « excuses les plus sincères ».

À sa sortie en 2020, c'était encore pire. Il a commencé à devenir violent physiquement, au bout de seulement quatre mois passés à la maison. Il fumait tellement qu'il avait perdu la notion du temps. Ma mère se levait à 3 heures parce qu'il avait décidé qu'il était l'heure de mettre le son à fond dans une enceinte et que c'était pour lui le moment d'extérioriser sa haine. J'en pleurais le matin en me levant parce que je n'arrivais plus à le supporter. Je ne lui parlais plus car on s'embrouillait tout le temps.

MON FRÈRE SOUFFRAIT DE TROUBLES DE L'HUMEUR ET DE DÉPRESSION

C'est là qu'on a compris. La prison l'avait changé. Mon frère souffrait de troubles de l'humeur et de dépression. Pour lui, aller en prison, c'était l'échec absolu qui avait gâché sa vie. Il n'admettait pas qu'il allait mal et, pour qu'on ne le voit pas, il était de plus en plus violent, dans tous les sens du terme. C'était relou pour nous parce qu'on a mis du temps avant de comprendre qu'il était malade et qu'il n'allait pas bien mentalement.

Le plus compliqué je pense, c'est de rester dehors quand on a passé deux ans enfermé avec des règles de vie différentes. Il était seul et fumait beaucoup. Il réfléchissait trop et c'est ce qui a détruit mon frère. Les bêtises de son enfance, il les rattrape maintenant. Ça me fait de la peine, mais je me dis qu'il tirera des leçons à vie de cette expérience. Maintenant, on est beaucoup plus attentives à lui parce qu'on sait qu'il cache un profond mal-être. Malgré tout ça, je l'aime. Il reste mon seul et unique grand-frère.

MON FRÈRE EST PARTI EN PRISON SOUS NOS YEUX

Ibrahim, 19 ans

ÉTUDIANT

**ALORS QU'IL ÉTAIT CHEZ LUI,
IBRAHIM A VU SON FRÈRE
ÊTRE EMBARQUÉ PAR LA
POLICE... POUR RETOURNER
DERRIÈRE LES BARREAUX.**

Août 2019. Un matin, plusieurs policiers ont frappé à la porte. Je dormais et, dans la maison, il n’y avait que moi, ma petite sœur et mes neveux. J’ai ouvert la porte et ils sont rentrés dans la maison avec mon frère et un chien. J’ai eu très peur. Mon cœur battait la chamade.

Mes neveux et ma petite sœur se sont réveillés en sursaut et m’ont demandé ce qu’il se passait. Je leur ai demandé de partir dans la chambre, mais les policiers voulaient fouiller toute la maison donc ce n’était pas possible.

Quand ma sœur a vu mon frère menotté, elle s’est mise à pleurer. Ils n’ont pas trouvé ce qu’ils cherchaient, donc ils sont repartis avec lui.

IL ÉTAIT DÉJÀ PARTI PLUSIEURS FOIS EN PRISON

Pendant tout ça, ma mère était en vacances, et elle se doutait de quelque chose. Elle nous demandait souvent des nouvelles de lui et on lui disait que tout allait bien.

À son arrivée, on lui a annoncé la nouvelle en lui disant qu’il avait pris deux ans. Elle était au bout de sa vie. Pendant un an, elle priait toujours pour lui. Elle pleurait. Elle allait souvent le voir.

C’était très difficile pour elle, parce qu’il était déjà parti plusieurs fois en prison. Mais cette fois-ci, c’était plus long et plus dur, pour lui comme pour nous. Au bout d’un an et demi, il est sorti. Dieu merci, aujourd’hui, je pense que tout ça nous a encore plus rapprochés.

Mouna, 19 ans

ÉTUDIANTE

J'AI ORGANISÉ UNE MARAUDE À 17 ANS

POUR AIDER LES PERSONNES SANS-ABRI,
MOUNA A ORGANISÉ UNE MARAUDE
AVEC DES AMIES. RÉCOLTER DE L'ARGENT,
CUISINER, DISTRIBUER LES PLATS...
SON ACTION L'A RENDUE FIÈRE.

On a mis la nourriture dans les barquettes, ajouté une banane, de l'eau, puis on a tout mis dans le camion et on est partis. La maraude s'est faite à porte d'Aubervilliers. C'est l'endroit près de chez moi où il y a le plus de migrants.

Une maraude consiste à aller dans la rue, à pied ou en transport, à la rencontre de personnes sans-abri pour leur apporter une aide matérielle ou de la nourriture. J'en avais marre de voir des gens dans le froid tous les jours. Des personnes comme moi qui, elles, n'avaient pas à manger.

Je faisais déjà partie d'une association que j'avais montée avec des amies en 2018 et nous avons décidé à ce moment-là de lancer notre première mission maraude. D'abord, récupérer de l'argent. Pour ça, nous avons fait des événements dans notre quartier, comme des fêtes avec une entrée payante et des buffets.

Ensuite, la cuisine. Il fallait faire un plat chaud et consistant. Quoi de mieux pour ça qu'un thieb ? La mère de Dialla, une de mes amies, s'est occupée de tout cuisiner.

**JE PENSAIS QUE CE SERAIT FACILE...
MAIS PAS DU TOUT**

C'était ma première maraude. J'avais 17 ans. Je pensais que ce serait facile... mais pas du tout. Les migrants étaient très agressifs. Certains nous arrachaient la nourriture des mains. D'autres étaient à deux doigts de monter dans le camion. Ils s'impatientsaient au moment de la distribution. Heureusement, nous étions accompagnées par un homme.

Je me suis vraiment bien sentie d'avoir fait cet acte. Ça m'a fait plaisir de faire plaisir. Aider les personnes dans le besoin est très important pour moi.



MERCI !

Nous remercions très chaleureusement tou-te-s les jeunes qui nous ont fait confiance pour faire émerger et accompagner leurs récits: Dialla, Fanta, Fatoumata, Goundo, Ibrahim, Miley, Miranda, Mouna et Sarah.

Merci à la Fondation Jeunesse Feu Vert, et plus précisément à Karim Lfareh, chef de service, grâce à qui nous avons pu mobiliser les jeunes sur ces ateliers; et à Vraiment Vraiment, l'assistance à maîtrise d'usage mandatée par Paris Habitat sur la réhabilitation de la résidence Alphonse Karr.

Nous remercions toute l'équipe de Paris Habitat pour sa confiance, son soutien et son accompagnement dans cette aventure éditoriale originale.

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture et de création de médias. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site: **zep.media** ou sur nos médias partenaires: Libération, Ouest France, Konbini News, le Huffington Post, Urbania, Dong! et Phosphore.

DIRECTION : **EMMANUEL VAILLANT**

RESPONSABLE DES PARTENARIATS : **MAËLLE DIETRICH**

COORDINATION ÉDITORIALE : **NATHALIE HOF**

ANIMATION ET ENCADREMENT DES ATELIERS : **LUDOVIC CLERIMA**

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS : **LUDOVIC CLERIMA, NATHALIE HOF, LÉA ROBERT**

CONTACT : **REDACTION@LA-ZEP.FR**

© CRÉDIT PHOTO DE COUVERTURE : **HUGO PASSARELLO LUNA / HANS LUCAS**

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE : **STUDIO LWA (PANTIN)**

CHACUN ESSAYAIT DE DIRE À
L'AUTRE LA CHOSE LA PLUS
BLESSANTE.

C'EST GRÂCE À CETTE
INTIMITÉ RETROUVÉE QUE
J'AI PU AVOIR TOUS MES
DIPLOMES ET MON BAC.

IL Y A EU DES BAGARRES, DES
RUMEURS ET TOUTES SORTES
DE CONNERIES.

JE NE SAVAIS PLUS OÙ
J'ÉTAIS. J'ENTENDAIS MON
CŒUR BATTRE.

JE PENSAIS À TOUT ÇA
SANS AVOIR DE RÉACTION.
MOI, JE NE PLEURAI PAS.

À SA SORTIE, IL N'ÉTAIT PLUS
PAREIL. IL NOUS CACHAIT
SON MAL-ÊTRE.

ILS N'ONT PAS TROUVÉ CE
QU'ILS CHERCHAIENT, DONC
ILS SONT REPARTIS AVEC LUI.

JE PENSAIS QUE CE SERAIT
FACILE... MAIS PAS DU TOUT.

ZONE
D'EXPRESSION
PRIORITAIRE

ZEP

 **Paris**
Habitat